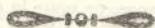


MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS. — LES DIAMANTS DE LA REINE, par AUGUSTE ARNOULD (suite et fin). — ET MOI AUSSI J'AI ÉTÉ SECRÉTAIRE INTIME, par le comte d'ARPENTIGNY (1^{re} partie). — REVUE MUSICALE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Nous voici en pleine saison de bals : toutes les jeunes et jolies têtes tournent et font tourner les têtes plus rassises, et même les têtes masculines; les filles entraînent leurs mères, les femmes entraînent leurs maris. Le moyen de résister à des bouches fraîches qui vous prient, à des yeux étincelants qui vous conjurent? Comment n'être pas tenté de voir embellir encore par toutes les splendeurs et les recherches de la parure des tailles naturellement élégantes et des visages naturellement charmants? Rien qu'à voir l'entrain de la jeunesse et son ardeur à s'amuser, cela vivifie, cela rend léger et fri vole; les mères ne craignent plus les longues veilles, les maris consentent à interrompre leurs travaux sérieux; on monte en voiture et on suit ravi, que dis-je? on précède presque, tant on se sent pris d'émulation d'être jeune, ces pas vifs et dansants qui semblent avoir des ailes.

Depuis huit jours quatre bals surtout préoccupent la ville et la cour, et c'est là que nous allons trouver toute une série de toilettes merveilleuses qui intéressent nos élégantes lectrices. Aux Tuileries, le bal de lundi 23 a été splendide : ce n'était qu'or, lumières et pierreries; nous trouvons même que l'or dominait trop, non point dans les toilettes des femmes, où il est du meilleur effet mêlé en arabesques au blanc, au rose et surtout au cerise; mais l'or des plafonds, des chandeliers et des meubles nuit aux tableaux des salons; et, grief plus grand pour nous, aux fraîches toilettes de femmes, qui en sont comme écrasées; les robes les plus éclatantes pâlissent auprès de ces magnifiques rideaux de velours vert tout parsemés d'énormes

abeilles et bordés de crépines d'or. C'est encore la galerie de Diane, avec ses vieilles peintures des grands maîtres, qui est le plus favorable aux toilettes; les autres salons rappellent trop par la surcharge des dorures les ornements de théâtre et de café.

N'importe, quelques robes triomphaient au milieu de cet éblouissement : avec des cheveux blonds rien n'est joli comme une robe d'un bleu clair ornée dans les garnitures de fleurs d'un rose pâle. C'était là la toilette de l'impératrice au dernier bal des Tuileries; des roses mousseuses étaient distribuées sur des bouillons de tulle montant jusqu'à mi-jupe, et au cœur de chaque rose brillait un gros diamant, goutte radieuse de rosée. La coiffure était assortie : entre les bandeaux, à moitié relevés, couraient des rivières de diamants qui se rattachaient derrière à des touffes de roses, et des diamants plus gros encore formaient le collier.

Une autre toilette a été fort remarquée, c'était celle de madame Clary, cousine de l'empereur : sur une jupe de taffetas paille (le taffetas est toujours l'étoffe en vogue) s'étagaient jusqu'au genou des bouffants de tulle pincés par des branches de pois de senteur, et du genou à la ceinture deux volants en point d'Angleterre achevaient de recouvrir la jupe. Sur le corsage à pointe, terminé par un nœud, le tulle s'alternait avec de la dentelle d'un dessin semblable à celui des volants; autour de manches très-courtes serpentaient des tiges de pois de senteur. Les bouquets au milieu des corsages ne sont plus bien portés, mais rien n'est élégant comme des fleurs s'arrondissant autour d'un beau bras. Disons aussi en passant qu'on ne porte presque plus de bouquets à la main; ils sont remplacés par les éventails Renaissance et par les riches flacons d'essences rares.

La robe que nous venons de décrire sortait des ateliers de madame Quillet, qui est toujours la couturière en vogue; tout ce qui est confectionné par ses mains porte un cachet de suprême élégance et d'intelligente distinction; depuis la simple robe en tulle à trois jupes de la jeune fille jusqu'à la robe traînante ornée de pierreries. Les jeunes filles (et cette phrase est vieille comme le monde) ont pour parure leur fraîcheur et leur beauté. La toilette pourtant n'y gâte rien; sous ces gazes et sous ces tulles blancs, roses et bleus, qui semblent de l'air tissé, suivant l'expression des Orientaux, l'essaim des jeunes filles était charmant à ce dernier bal

des Tuileries; quelques-unes, dans leur exquise simplicité, n'avaient pour ornement à leur double tunique blanche, presque à la grecque, que des perles de Venise entourant les manches, et se répétant en rang ou en nœuds dans leur coiffure; d'autres, les moins jeunes, avaient sur leurs robes claires des volants formés avec de scintillants rubans de gaze lamés d'or ou d'argent, qui se disposaient en nœuds dans leurs cheveux; pour celles qui voudraient faire exécuter elles-mêmes ces toilettes à la fois légères et riches, disons que les assortiments les plus variés de ces rubans éblouissants se trouvent à la *Fileuse* dans le faubourg Saint-Germain, et au *Père de Famille* dans la Chaussée-d'Antin. Les queues de rigueur aux réceptions des Tuileries ne se montraient pas à ce dernier bal; mais en voyant passer une duchesse aux cheveux dorés, revêtue d'une robe de blonde à trois volants formant pour ainsi dire trois jupes, on se rappelait sa robe à queue de la dernière réception, toute brodée de perles fines et qui a coûté 32,700 fr. Malheureusement les petits pieds de la dame s'embarrassaient dans sa queue splendide, le grand art de porter les queues est complètement perdu en France. Sous Charles X, on citait quatre femmes qui savaient en faire usage: au théâtre mademoiselle Mars et mademoiselle Levert, et à la cour madame la duchesse d'Angoulême et madame la comtesse Siméon; en remontant au premier empire, c'était la reine Hortense qui portait le mieux le costume de cour.

Les costumes d'hommes étaient aussi très-brillants et très-curieux à observer par leur variété à ce dernier bal des Tuileries, depuis les uniformes militaires de toutes armes, tant nationaux qu'étrangers, jusqu'à l'habit à la française dans toutes ses dérivations: habit de ministre chamarré d'or, habit de sénateur à palmettes bleues, habit de conseiller d'État à palmettes rouges, et le modeste habit de l'Institut à palmettes vertes; ce dernier habit était porté avec élégance par M. le comte de Vigny et surtout par M. Alfred de Musset en culotte courte de casimir blanc, et dont le jabot en point d'Angleterre aurait fait merveille aux barbes du bonnet de la marquise de son caprice. Plus d'une belle dame a complimenté ce soir-là le jeune académicien sur sa charmante nouvelle *la Mouche*, qui vient de paraître dans le *Moniteur*. La mouche! c'est tout un monde de coquetteries perdues que la cessation de cette mode provoquante des mouches assassines! mais pour la mouche, pour la mouche noire, il fallait comme contraste le rouge et la poudre.

Un savant illustre en pantalon noir portait, lui, avec tout le sans-façon de la science cet habit d'Institut que M. de Musset avait presque rendu coquet. Ce savant en saluant deux belles Mexicaines, la mère et la fille (rien de charmant comme une mère qui a l'air d'être la sœur aînée de sa fille), s'arrêta tout net à ces paroles prononcées par la plus jeune des deux interlocutrices:

— Eh! maman, il faut convenir que votre table en a bien menti en me promettant que j'aurais des dan-

seurs ce soir. Je crois que je ne danserai pas une seule contredanse.

Le savant avait justement écrit contre les tables tournantes, et la réflexion de la jeune fille lui offrait une occasion de combattre la conviction de la mère, qu'il savait très-crédule à l'esprit de prophétie des tables. Mais au bal un savant oublie sa science, il préfère voir s'épanouir de plaisir un jeune front que l'ennui menace d'assombrir.

— Eh bien, mademoiselle, je suis de l'avis de la table de madame votre mère, fit notre savant en s'approchant de ces dames, après avoir dit quelques mots à un groupe de jeunes officiers de l'École polytechnique qui s'étaient inclinés devant leur illustre maître.

— Oh! monsieur, je crains bien que vous ne vous trompiez, répliqua la jeune fille, voilà plus d'une heure que je suis là en tapisserie sur ma chaise sans que le plus petit danseur se soit présenté.

Comme elle achevait ces mots, un beau jeune homme en uniforme vint l'engager pour la contredanse dont les premières modulations se faisaient entendre. Elle se leva souriante; la mère était plus radieuse encore, et elle disait au savant: — Ma table me l'avait prédit, ma fille dansera toute la nuit.

Après le bal des Tuileries est venu celui de l'hôtel de ville le samedi 28 janvier. La file interminable des voitures s'étendait dans toute la longueur de la rue de Rivoli, qui traverse à présent tout Paris. Une nouvelle galerie a été inaugurée ce soir-là à l'hôtel de ville. Quoique la foule des invités fût immense, elle circulait sans encombre dans ces vastes et beaux salons formant un cadre plus favorable que ceux des Tuileries aux riches toilettes des femmes. Les danses aussi se déployaient avec plus d'aisance dans ce vaste local. Les robes de dentelle, de gaze et de tulle tourbillonnaient sans crainte d'être froissées.

Décidément la mode des derniers jours la plus fraîche et la plus généralement adoptée est, pour les jupes de toutes étoffes, trois volants formant trois tuniques. Pour les jeunes filles, ces robes se font en tissu clair uni; — pour les jeunes femmes mariées qui dansent, en tissu pareil, mais avec volants en dentelle ou volants de la même gaze ou du même tulle que la jupe, et ornés soit de franges de plumes, soit de trois rangs de rubans de satin distancés de la hauteur des rubans, soit de fleurs légères et grimpantes. Pour les femmes enfin que la jeunesse a quittées et qui ne veulent pas la simuler par des parures qui ne trompent personne, les jupes à trois volants se font pour les soirées de grand apparat en taffetas de couleur sombre cerise, vert ou bleu Louise; les volants sont entièrement recouverts d'une haute dentelle blanche ou noire, et l'on ajoute au bas de chaque volant une bordure de plumes de la même nuance que la robe. Deux de ces robes tout à fait riches ont été fort remarquées à l'hôtel de ville; elles sortaient des mains de fée de madame Quillet.

Dans les coiffures dominent toujours les bandeaux bouffants ou relevés, traversés d'un rang de pierreries, de perles ou de ruban roulé sur le front et se réunissant en grappes ou en nœuds derrière la tête. Dans le faubourg Saint-Germain, c'est Camut qui excelle à exécuter ces coiffures dans toutes leurs variétés. — Les boucles sont généralement proscrites, à peine quelques belles Anglaises blondes conservent-elles cette coiffure, qui les caractérise pour ainsi dire.

Au bal du roi Jérôme, donné au Palais-Royal le 30 janvier, les toilettes étaient encore plus riches qu'à l'hôtel de ville; mais la forme des robes ne différait pas. C'est la princesse Mathilde qui faisait les honneurs des salons de son père.

Le quatrième bal qui l'a disputé pour le luxe et l'éclat des toilettes aux bals princiers et administratifs a été celui de M. Delfus, l'industriel millionnaire. — On a aussi beaucoup parlé d'une fête que le prince Demidoff, le mari de la princesse Mathilde, a donnée à Florence, dans les magnifiques salons de sa villa de San-Donato. Quinze cents personnes avaient été invitées à cette fête. Il est impossible d'imaginer les richesses artistiques de tout genre réunies au palais San-Donato. Les serres du prince Demidoff n'ont de rivales en Europe que celles du duc de Devonshire : toutes les fleurs en avaient été retirées pour orner les salons; il y avait jusqu'à des fleurs tropicales, qui faisaient l'admiration de tous.

On annonce un bal pour le 6 février prochain au théâtre impérial italien au profit de l'*Asile-École Fénelon*. Ce grand et noble établissement mérite bien qu'on lui vienne en aide : il réalise une grande pensée, l'assistance donnée à la famille et au malheur par l'éducation de l'enfance.

Les bals amènent naturellement les mariages : nous parlerons donc trousseaux dans le prochain numéro des *Modes parisiennes*; nous ferons connaître à nos lectrices quelques-unes des merveilles de la maison Daniel, qui fournit les trousseaux et les layettes aux plus grandes familles du faubourg Saint-Germain. Les manches et les cols à camées inventés par la maison Daniel sont une rareté en lingerie qui mérite d'être décrite.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe en taffetas rose à quatre volants garnis de frange de plumes surmontés d'une natte en plumes; mêmes ornements au corsage. — Chemisette de point d'Angleterre. — Rouleau de plumes roses très-étroit traversant les bandeaux de cheveux, et fermé derrière la tête par trois plumes roses frisées.

Seconde toilette. — Robe de cour à queue en lampas blanc lamé d'argent. — Queue garnie d'une ruche en blonde à filigrane d'argent. — Jupe de même étoffe que la robe, avec trois volants de blonde. — Berthe en

blonde fixée par-devant aux épaules, et au milieu du dos par quatre agrafes en diamants. — Dans les cheveux, nœud de pierreries : or, rubis et brillants.

Explication de la planche de patron.

Nous avons l'habitude de donner, dans le courant de l'hiver, un patron de robe habillé, que les formes aient ou non varié. — Nous offrons donc ici à nos lectrices ce que nous avons coutume de leur offrir, en les assurant que ce modèle est excellent. — La berthe a subi la réduction exigée par l'augmentation des manches, qu'on portait plates autrefois. — Le patron de la manche est plat, parce que c'est toujours sur une manche plate qu'on pose les ornements qui la rendent bouffante; ces ornements varient selon le goût et la robe. Des numéros indiquent les points du corsage qui doivent aller ensemble.

LES DIAMANTS DE LA REINE.

(1756.)

(SUITE ET FIN.)

— Sire, répondit le comte, permettez-moi d'adresser mon message à la personne même qu'il concerne. Sa Majesté la reine trouvera bon qu'au nom des états, je la prie de nous laisser visiter les diamants de la couronne et ceux qui lui ont été offerts à Berlin lors de son mariage.

Frédéric se sentit pâlir, et s'estima fort heureux qu'une pareille demande ne lui fût pas faite directement, car il aurait été hors d'état d'y répondre sans laisser voir son trouble. La reine Louise se leva :

— Allez dire à ceux qui vous envoient qu'une telle prétention est injurieuse et que je ne m'y soumettrai pas.

— Votre Majesté aura la bonté de se souvenir que l'article 43 de la constitution donne ce droit aux états à tout instant où ils jugent convenable de l'exercer. De telles paroles, je le sais, seraient une insulte envers vous si elles venaient de moi, madame; mais c'est la loi qui parle, la loi qui est au-dessus de tous. Que Sa Majesté veuille donc nous laisser visiter ses diamants.

— Non, monsieur, s'écria la sœur de Frédéric II. Je vous répète que je ne souffrirai pas cette odieuse inquisition.

— Je dois prévenir Votre Majesté que l'assemblée des états verra dans ce refus la preuve qu'ils n'existent plus dans le trésor du roi.

— Je vous donnerai un démenti, monsieur, mais quand il me conviendra; et alors, je séparerai les diamants qui m'appartiennent de ceux que vous réclamez. Vous garderez les vôtres, je serais désormais humiliée de les porter. Sortez, monsieur; demain je vous ferai l'honneur de vous recevoir.

Le comte se retira après avoir salué respectueusement.

Frédéric se laissa tomber sur son fauteuil et murmura d'une voix altérée :

— Que faire maintenant?... quel parti prendre?

— Écrivez sur-le-champ à Stauffer l'ordre de revenir en toute hâte avec Salomon, et envoyez un courrier après lui.

Il n'y avait pas un autre avis à suivre; mais, comme un roi, pour toutes les actions qu'il veut tenir cachées, est d'ordinaire l'homme le moins libre de son royaume, il s'écoula plus d'une heure avant qu'on sût à qui confier un pareil message. Cependant, malgré ce retard et l'avance que Stauffer devait avoir, Frédéric espéra encore que le meilleur coureur tiré des écuries royales rattraperait à temps, pour les ramener avant le jour, le juif et ses compagnons.

A neuf lieues de Stockholm, la voiture fut arrêtée par six hommes armés jusqu'aux dents qui, après un combat assez vif, garrottèrent les quatre fugitifs.

Au moment où les vainqueurs allaient tourner bride, ils entendirent résonner au loin un bruit semblable au galop d'un cheval. La route était bordée à droite par un bois de sapins; ils y firent entrer la voiture, et laissèrent passer sans l'inquiéter un cavalier qui disparut dans l'obscurité comme un fantôme. Au bout de quelques minutes, ils reprirent la route de Stockholm.

Qui donc, parmi tous ces confidents d'une même pensée, avait si vite et si bien justifié les craintes du jeune prince royal?

III.

Aussitôt après que Charles de Gyllemborg se fut retiré, la comtesse Stéphanà Keller supplia la reine de la dispenser de son service ordinaire. La scène dont elle venait d'être témoin l'avait vivement frappée, et lui rendait le repos nécessaire. Louise Ulrique avait consenti à sa demande, et Stéphanà était rentrée dans son appartement.

Cependant le temps s'écoulait; l'inquiétude du roi allait toujours croissant. Le messenger, sûr de la vigueur de son cheval, avait promis qu'avant quatre heures il ramènerait Salomon à Stockholm, et le jour allait bientôt paraître, et on ne lui annonçait pas son retour! Dans cette situation critique, Frédéric envoya à ses amis l'ordre de se rendre secrètement au palais. Ils y vinrent tous, à l'exception de Stœkenstrem, qui avait, comme les autres, rempli sa mission, mais que depuis il avait été impossible de trouver. La surprise des conjurés fut grande lorsque le roi leur apprit la démarche de Gyllemborg, qui coïncidait d'une manière si fatale

avec la disparition des diamants. Chacun protesta par serment qu'il n'avait pas livré le secret de l'entreprise. L'absence de Stœkenstrem fit tomber un instant les soupçons sur lui; mais la loyauté de son caractère était si bien connue, que l'accusation fut abandonnée aussitôt que portée. On convint, puisque l'argent était distribué et les voix acquises, qu'il fallait agir avec énergie et promptitude. Selon toute apparence, la reine serait remise en possession de ses diamants avant le commencement de la séance des états, et, si par malheur le courrier n'avait pu rejoindre le juif, elle trouverait encore moyen de prolonger son refus sur un motif de dignité personnelle. Pendant ce temps, le coup d'État serait accompli. Ce plan bien arrêté, les conjurés se séparèrent, attendant avec anxiété le jour qui allait éclairer leur triomphe ou leur ruine, et, après avoir reçu du roi l'assurance que, quel que fût le danger qu'il pourrait courir, il ne les abandonnerait pas et ne séparerait jamais sa cause de la leur.

— Qu'avez-vous donc, ma belle Stéphanà, et quelle inquiétude secrète perce, malgré vous, sur votre charmante figure? disait, dans une chambre retirée du palais, Stœkenstrem à la jeune comtesse. Voici le moment où je vais vous quitter, où le soin de votre réputation me force de fuir avant qu'aucun regard puisse épier et deviner nos amours, et je n'ai pu encore vous arracher une parole ou un sourire. Parce que vous avez donné votre cœur à un conspirateur, vous croyez-vous obligée de devenir sombre et farouche? Mais soyez aussi tranquille que moi : il n'y aura pas de sang versé.

— Qu'en savez-vous, Frantz? répondit Stéphanà.

— De quel air vous dites cela, grand Dieu! Voyons, ma belle amie, quel que soit le sentiment qui vous agite, laissez reprendre à votre physionomie sa douceur habituelle, à vos yeux leurs tendres regards. Rendez-moi votre sourire, Stéphanà, vos paroles et vos caresses, et venez près de moi pour que je vous embrasse et vous pardonne votre mauvaise humeur.

— Vous me quittez déjà, Frantz?

— Il le faut bien; je dois être rentré chez moi avant le jour.

— En effet, dit-elle.

Il l'attira vers lui, malgré la résistance qu'elle lui opposait, et la serrant contre son cœur :

— Ta pâleur et le trouble où je te vois m'effraient. Pourquoi l'alarmer ainsi, Stéphanà? Tu sais bien que le secret le plus profond cache nos desseins, et le secret seul pouvait en assurer le succès. Quant à moi, je ne me suis jamais senti l'esprit plus libre et le cœur plus content.

— Croyez-vous aux pressentiments, Frantz?

— Oui, sans doute, et les miens ne me tromperont pas, j'espère. Ils sont plus sûrs que les tiens, Stéphanà.

— C'est ce que nous verrons demain!

— A demain donc! Alors, tu seras aussi joyeuse que

tu es triste maintenant.... Mais, joyeuse ou triste, je t'aime toujours.

— Adieu, Frantz.

Dès qu'elle fut seule, l'effort qu'elle avait fait pour se contenir céda à la violence de la douleur longtemps comprimée, et des larmes abondantes coulèrent le long de ses joues. Combattue par des sentiments divers, tantôt elle était prête à s'élancer sur les pas de son amant, à le rappeler près d'elle, comme si elle eût voulu lui arracher un aveu qu'elle n'avait osé lui demander, comme si elle se repentait de ne pas lui avoir ouvert son cœur. Tantôt, s'affermissant dans sa première résolution, elle se reprochait sa faiblesse, elle se disait qu'elle était une insensée de douter, et son regard étincelant d'un feu sombre, le sourire étrange qui contractait ses lèvres tremblantes, indiquaient l'émotion intérieure qui la dominait, et une pensée fixe qui chassait toutes les autres.

Stœkenstrem s'était éloigné ne comprenant rien à ce changement, à cette froideur inexplicable chez une femme dont le seul défaut jusqu'alors avait été plutôt une tendresse inquiète et jalouse ; mais de trop graves intérêts l'occupaient à ce moment décisif pour qu'il s'occupât sérieusement d'un caprice de sa maîtresse. Il rentra chez lui au point du jour.

Pendant ce temps, une voiture, escortée par six hommes à cheval, franchissait la porte méridionale de Stockholm, et fut conduite immédiatement chez le comte Charles de Gyllemborg, où se tenait un conciliabule. Des quatre individus qu'elle amenait, un seul n'était pas chargé de liens, c'était Salomon, plus mort que vif, et persuadé que, pour dernière aventure, il était tombé aux mains d'une demi-douzaine de brigands. Une heure après leur arrivée, on criait à haute voix, dans les rues de Stockholm, l'arrestation, sur l'ordre du comité secret, et pour crime de haute trahison envers la souveraineté nationale, des comtes Arwid de Horn et de Brahé, de Stœkenstrem, du maréchal de la cour, de Schloezer, Strœmfeld, Stauffer et de ses deux compagnons de route. Cette manière expéditive de procéder, qui coupait le complot à sa racine, jeta la terreur dans l'assemblée des états : l'argent distribué entre ces partisans si dévoués du roi tant que le danger n'existait pas et que le dévouement rapportait de gros bénéfices, resta dans leurs poches comme un à-compte sur leurs trahisons à venir ; et toutes ces consciences appartenant au plus offrant ne firent aucune difficulté d'ajouter un vol à tant de scandales et de corruption. Le procès des accusés fut instruit avec rapidité, et le jour où on les conduisit devant leurs juges, les mêmes soldats qui devaient prêter appui à leur révolte formèrent la haie sur leur passage, prêts à tourner leurs armes contre ceux qui auraient voulu tenter de les délivrer.

Cependant une chance de salut leur restait encore ; condamnés à l'avance dans l'esprit de leurs juges, l'absence d'une preuve positive pouvait empêcher ceux-

ci de prononcer une sentence terrible. L'accusation devait s'appuyer sur le témoignage de Salomon : voudrait-il les perdre ou les sauver ? Un moyen de s'assurer de son silence, qu'on n'était pas assez riche pour acheter, fut proposé au roi par le jeune Gustave : c'était de faire disparaître le juif avant le procès. Cet avis, devant lequel il était permis de reculer, mais qui n'en était pas moins le seul bon à suivre, fut repoussé avec horreur par Frédéric.

Le jour de l'audience arrivé, ce fut un curieux spectacle que de voir les accusés prendre place. Chacun d'eux avait été renfermé séparément dans un cachot, et tous ignoraient ce qui s'était passé depuis leur arrestation. Celui qui entra d'abord fut le comte Arwid de Horn, chef de l'entreprise, et qui le premier en avait parlé au roi. Vinrent ensuite le comte de Brahé et Stœkenstrem. A mesure qu'ils étaient amenés et qu'ils se reconnaissaient la surprise se peignait sur leur visage. Tous les conjurés étaient assis au banc des accusés. Il n'y avait point de traîtres parmi eux, puisque la même peine les attendait tous, et cependant le complot était découvert. Un regard rapide échange entre eux ; une même pensée, prompte comme l'éclair, leur apprit qu'il n'y avait qu'une seule défense à adopter, le silence, jusqu'à ce que l'accusation fournît elle-même ses preuves.

On les interrogea l'un après l'autre. Tous refusèrent de répondre.

Alors on introduisit le juif, et on lui demanda s'il se rappelait avoir vu les accusés.

Salomon promena successivement ses regards sur chacun d'eux, et répondit :

— Je les reconnais tous.

Une heure plus tard, et après une apparence de délibération, une sentence de mort fut prononcée, et l'exécution fixée au soir du même jour.

— Messieurs, dit Salomon en s'adressant aux juges, j'ai prêté trente-cinq mille ducats ; qui me rendra mon argent ou la garantie que j'avais reçue ?

— Les diamants appartiennent à la Suède ; ceux qui vous les ont remis n'avaient pas le droit d'en disposer. Quant à votre argent, demandez-leur ce qu'ils en ont fait.

Le comte de Horn se leva, et dit :

— Juif, ton silence pouvait nous sauver ; tu n'as pas voulu le comprendre. Nous devrions être cinquante ici ; mais nous taïrons les noms de tous ceux qui manquent, qui nous avaient promis leur assistance et qui nous laissent mourir. La sentence qui me condamne ne frappe que ma tête : j'impose aux héritiers de mes biens l'acquittement de la dette que j'ai contractée envers toi.

— Et nous aussi, s'écrièrent les autres condamnés. Stœkenstrem, avant de sortir, demanda au président s'il lui serait permis de faire parvenir une lettre à une personne qu'il indiquerait plus tard. Cette demande lui fut accordée.

La nuit était venue; une nuit froide et obscure. La ville de Stockholm était muette et plongée dans la consternation: le matin il n'y avait qu'une voix pour blâmer les auteurs du complot, le soir il n'y avait qu'une voix pour les plaindre, et peut-être si l'un d'entre eux avait échappé à l'accusation, aurait-il pu appeler la multitude à la révolte. Le peuple, à peine contenu par de forts détachements de troupes, murmurait au pied de l'échafaud dressé sur la place en face du palais. Ce qui redoublait encore l'irritation de la foule, c'était l'ignorance où chacun était du véritable révélateur. Les soupçons remontaient jusqu'aux membres de la famille royale pris en flagrant délit et qui avaient, disait-on, acheté l'indulgence du comité secret en livrant les noms de leurs partisans.

Des hommes portant des torches allumées parurent à l'extrémité de la place: ils précédaient les condamnés. Le comte de Horn et ses compagnons montèrent lentement les marches de l'échafaud. Les torches, jetant au loin une clarté vacillante et sinistre, laissaient voir aux spectateurs de cette horrible tragédie la figure calme et résignée de toutes ces victimes, et la neige tombait silencieusement à flocons pressés, comme pour recouvrir les traces du sang qu'on allait répandre, et servir de linceul à tant de cadavres. Déjà deux fois, interrompant ce silence effrayant, le bruit sourd de la hache avait retenti sur le billot; tout à coup des cris se firent entendre: une femme, les épaules nues, les cheveux en désordre, s'élança vers l'échafaud.

— Frantz, disait-elle, je viens mourir avec toi.

— Stéphanie, répondit Stöckenstrem, tu feras ce que je t'ai dit: n'use pas tes forces à cet affreux spectacle: garde ton courage pour consoler ma sœur.

Et comme le bourreau qui ne pouvait attendre lui faisait signe d'approcher, il se retourna vers Schloezer et ceux qui le suivaient, et leur dit:

— Frères, prenez mon tour, je veux vivre encore quelques minutes.

— Ta sœur! répétait Stéphanie: je l'ignorais avant d'avoir reçu ta lettre. Ah! pourquoi ne m'as-tu pas dit que cette femme qui était venue secrètement chez toi et pour laquelle je croyais que tu me trahissais, pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était ta sœur? J'étais jalouse, et la jalousie a égaré ma raison: je t'ai cru infidèle, et j'ai voulu me venger! C'est moi que tu aimais, moi qui te perds, moi qui ai livré votre secret à vos ennemis! Frantz, pardonne-moi avant de mourir.

— S'il en est ainsi, priez Dieu qu'il vous pardonne, mais moi jamais! Il détourna la tête sans plus lui répondre. Il ne restait sur l'échafaud que deux hommes vivants, le bourreau et lui. Sourd aux cris de Stéphanie, qui implorait un regard, une dernière parole, il s'agenouilla devant le billot ensanglanté. Le coup qui le frappa trancha deux existences à la fois. Stéphanie tomba morte. Sa main droite serrait convulsivement un papier sur lequel son amant lui avait écrit:

« Mes heures sont comptées, et ma dernière pen-

sée est pour toi. Le devoir que je t'impose te donnera la force de me survivre. Ma sœur Mathilde, dont tu m'as entendu parler si souvent, est venue chez moi d'Upsal à Stockholm chercher un refuge contre la honte, et j'attendais, en la dérochant à tous les yeux, l'instant où je pourrais demander une réparation à celui qui l'a séduite et abandonnée lâchement. Je vais mourir sans l'avoir vengée: deviens sa sœur, Stéphanie, confondez ensemble vos larmes, et que mon souvenir, comme la douleur, reste partagé entre vous deux! »

La foule se dispersa peu à peu, les torches s'éteignirent, et la place redevint silencieuse et déserte. Le lendemain le corps de Stéphanie fut enseveli sans pompe; le juif quitta Stockholm bien convaincu que la dernière intention du comte de Horn et de ses compagnons d'infortune ne serait pas exécutée à son égard. Quant à Frédéric, privé de ses meilleurs soutiens, et trop faible pour agir par lui-même, il perdit à cette velléité d'indépendance le peu de pouvoir qu'on avait laissé à l'autorité royale. Il vécut ainsi, esclave sur le trône, jusqu'en 1771, époque à laquelle lui succéda son fils Gustave, un des plus fourbes renards couronnés dont l'histoire fasse mention.

AUGUSTE ARNOULD.

ET MOI AUSSI J'AI ÉTÉ SECRÉTAIRE INTIME.

NOUVELLE.

Il y a de cela plus de trente ans, mon père était à son lit de mort: une crise terrible venait de contracter son visage, et je m'étais enfui dans une chambre voisine, ne pouvant plus supporter le spectacle de ses souffrances; il me fit rappeler.

— Numance, me dit-il d'une voix affaiblie en me tendant la main, ne me quittez plus, votre vue seule désormais peut apporter quelque adoucissement à mes maux. Asseyez-vous, et que bénie soit votre affection qui m'a rendu léger le poids des ans. Hélas! je sens que la vie m'échappe, cependant il me reste assez de force pour vous donner un conseil... Allons, du courage... retenez vos larmes et écoutez-moi. Vous descendez, mon fils, d'une longue suite de *tabellions*, comme on disait autrefois. Votre aïeul, votre bisaïeul, votre trisaïeul ont, ainsi que moi, blanchi dans le travail, sans chercher, sans désirer d'autres plaisirs que ceux qu'on trouve dans l'accomplissement du devoir et les affections de famille. Une telle vie ne saurait vous convenir, à vous qui aimez le grand monde et les actrices, la musique de M. de Grétry et les comédies de Poquelin de Molière, *valet de chambre de Louis XIV.*

Mon père, bien que mourant, fidèle à ses vieilles ad-

mirations, prononça ce dernier nom avec solennité. Il se tut un moment et reprit :

— Deux hommes de mérite, j'en conviens. Ne soyez donc point notaire. Dès que vous m'aurez fermé les yeux, vendez mon étude et vivez en bon rentier dans la culture de vos goûts. L'héritage que je vous laisse est mince, car c'est un assez mauvais moyen de fortune qu'une conscience délicate : mais, comme il n'a coûté de larmes ni à la veuve ni à l'orphelin, vous pourrez en jouir sans remords. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même : bien que poète et mélomane, vous avez du sens et de la mesure ; votre amour pour les sommités du monde et du théâtre est plutôt contemplatif qu'actif ; vous ne vous enrichirez pas, mais vous ne vous ruinerez point. En ce moment suprême, c'est là une conviction qui remplit mon cœur de joie... C'était évidemment pour me complaire que vous feigniez pour ma profession un goût que vous n'avez jamais eu, que vous n'aurez jamais. De mon côté, je n'ai point eu le courage de vous reprocher cette fausseté aimable qui vous rapprochait de moi. Ma mort, mon enfant, mon cher enfant, va vous rendre aux entraînements de votre nature, mais j'ai la confiance que vous saurez bien user de votre liberté. Adieu, la fatigue m'accable, gardez-moi une place dans votre souvenir et soyez heureux.

Je perdis cet excellent père deux jours après cet entretien. Je dois dire à ma louange que, quoiqu'il m'eût toujours tenu d'un peu court et qu'il me laissât une jolie fortune, je le pleurai néanmoins longtemps amèrement.

Je voulus suivre ses conseils à la lettre.

Malheureusement, l'étude vendue, je ne sus plus que faire de mon temps. Ma *muse*, comme on disait alors, jusqu'ici si facile, me tint rigueur dès que j'eus formé le dessein de lui consacrer tous mes instants. Ce qu'elle accordait à l'amant insouciant et volage, elle le refusa au poursuivant sérieux. Je dus rompre avec elle. Ma mère était morte, ma sœur était mariée ; plus de clercs babillards avec qui jouter de facéties et de bons mots. On sent plus vivement qu'on ne l'eût cru la perte des plaisirs presque négatifs de l'habitude. L'ennui me prit, et je reconnus avec étonnement qu'il n'y avait point en moi l'étoffe d'un homme de loisir. Découverte qui me mortifia, je ne sais trop pourquoi.

Or, nous étions en 1816. Napoléon était à Sainte-Hélène, et Louis XVIII, un peu lourdement, au dire des libéraux, trônait à Paris. Mon père, dès mon bas âge, m'avait inoculé l'amour ardent qu'il avait voué aux Bourbons. A l'entendre, ils résumaient en eux toutes les vertus qui font les grands princes et toutes les qualités qui les rendent aimables. Je partageais son engouement pour eux.

Un jour une idée me traversa l'esprit : Puisque le loisir me pèse, me dis-je, pourquoi, me faisant un titre de mon attachement pour ces princes, ne tenterais-je pas un effort pour me faire admettre dans la maison de

l'un d'eux ? Je ne suis pas noble, mais je suis riche, et c'est un axiome à l'usage des monarchies que quiconque a le moyen de se passer d'un emploi a, pour cela même, le droit d'y prétendre. J'ai du coup d'œil et de l'entregent, ma tenue est de bon goût, mon langage est simple et va droit au but, je n'aime point à m'envelopper dans ma phrase comme un derviche tourneur dans sa pirouette, comme un ver à soie dans son cocon. De plus j'ai la taille belle, le front grand, et mon nez, dont on vante la forme et l'opulence, se projette avec une hardiesse toute romaine. D'autres avec moins d'avantages ont eu plus d'ambition et ont réussi, essayons.

J'étais en fonds, je me donnai un cabriolet pour jeter de la poudre aux yeux, et allai solliciter l'appui de quelques vieux patriciens au visage affable et éraillé, dont mon père avait été l'ami en même temps que l'homme d'affaires. Ils ne me firent pas défaut. Ils me donnèrent des lettres de recommandation écrites en caractères tremblés, qu'ils scellèrent lentement avec des cachets en cornaline. Les courtisanes à qui elles étaient adressées étaient aussi fort vieux. Ils en étaient restés aux modes et aux ailes de pigeon *galamment troussées* du dernier siècle, ce qui ne laissait pas que de nous faire ouvrir de grands yeux. Cet étournement, ils le prenaient volontiers pour de l'admiration. C'est notre travers à tous : nous sommes à peine soufferts, nous nous flattons d'être goûtés. — Ils me reçurent à merveille. Mais la restauration avait eu tant d'appétits à satisfaire, tant de dévouements à récompenser, tant de services à rémunérer, et la curée des places avait été si acharnée, qu'il ne restait plus une vacance à remplir. L'emploi de secrétaire particulier de M. le duc de D..., gentilhomme de la chambre, fut, après plusieurs semaines de courses et de fatigues, tout ce que je pus obtenir. Au reste, mon but n'étant ni la puissance ni l'argent, mais l'emploi de mon temps dans un milieu conforme à mes goûts, je me trouvai heureux d'avoir mis la main sur cette fiche de consolation.

M. le duc de D... demeurait aux Tuileries, et passait pour être l'ami intime du roi, ce qui lui attirait la considération de ceux-là même qui font semblant de compter pour rien le hasard d'une haute naissance.

Avec mes idées sur la supériorité des hommes de cour de l'ancien régime, sur l'élégance de leurs manières, sur l'exquise délicatesse de leur esprit, je ne pus entrer chez lui sans une sorte de terreur. Il est impossible, me dis-je, qu'un personnage de cette distinction ne me trouve pas trop gauche et trop mal doué sous tous les rapports pour m'admettre à son service ; où donc avais-je l'esprit quand j'ai conçu le dessein d'y entrer ! O traditionnelle infatuation des étourneaux de la basoche, dans quel guépier m'as-tu poussé ! — En vain pour stimuler ma fierté m'étais-je dès l'aube habillé avec soin, et, selon la mode du temps, cravaté jusqu'aux oreilles. Cette recette, renouvelée d'Homère, bonne dans les petites circonstances, est sans efficacité dans les grandes. Je n'en tirai qu'une roideur magis-

trale, malséante à mon âge. Je marchais à pas lents, atterré par le sentiment de mon insuffisance. Tout à coup je me demandai si je ne ferais pas mieux de m'en retourner chez moi que de m'exposer à un froid accueil, pronostic certain d'un prochain remerciement. — Je m'arrêtai et demeurai un moment indécis. Les épargnes paternelles me suggéraient des idées d'indépendance : A toi la liberté, me criaient-elles du fond de ma caisse ; à toi la folle insouciance et les caprices sans entraves, et l'aspect varié des plages lointaines ! D'où te vient cette soif du joug ? Insensé ! attends du moins que l'âge et la satiété aient refroidi ton sang. — Mes vieux écus de six livres avaient lu Horace. — Mais on n'a pas en vain grandi dans l'intimité et sous l'affectueuse discipline d'un vieux praticien en bas de filoselle et en habit marron, sous son toit, sous son parapluie. J'éprouvais le besoin d'un licou ; encore quelques pas, et j'en saisis un des plus légers. Allons, allons, me dis-je, c'est aussi par trop de faiblesse ! un peu de crânerie, morbleu ! et en avant ! Mahomet l'a dit : Dieu est pour les hardis et les persévérants.

Là-dessus, je relevai la tête et partis comme un trait. Deux minutes après, j'étais en présence de M. le duc.

C'était un gros homme sans cou, assez petit, maflû, rebondi, de forme ovoïde et de l'aspect le plus bourgeois. Son visage lisse et coloré brillait d'une beauté bouffie et vulgaire. Il avait l'air important et doux. Son attitude indiquait le contentement de lui-même. Il soufflait beaucoup, on l'eût cru à l'étroit dans sa peau.

Je restai fort surpris de trouver chez un grand seigneur un extérieur si commun. Toutefois, mon fétichisme pour les gens de race n'en fut point ébranlé.

Je m'inclinai jusqu'à terre.

— Jeune homme, me dit le duc, auquel un valet m'avait annoncé par mes nom et prénoms, on m'a dit beaucoup de bien de vous, j'espère que vous le justifierez. Je vois avec plaisir que vous avez de la figure et de la tenue ; à ces avantages vous joindrez, je n'en doute pas, l'exactitude et la ponctualité. Mes nombreuses occupations m'obligeront de vous abandonner souvent à vos propres forces, mais rien ne forme le caractère et le talent comme l'exercice de l'initiative. Attendu l'affection dont le roi m'honore, je suis admis à des secrets que vos fonctions près de moi vous mettront peut-être à même de pénétrer, alors vous comprenez de quel crime vous vous rendriez coupable si vous vous permettiez la moindre indiscretion. Ce sont choses saintes, jeune homme, que les secrets d'État ! Aussi n'ai-je accepté vos services que sur l'assurance que l'on m'a donnée de votre parfaite honnêteté et de la pureté de vos opinions. Vous sortez de bonne souche, vous avez en horreur les souvenirs de la république et de l'empire ; c'est bien, servez-moi avec zèle, et vous trouverez en moi un protecteur et un ami.

Il agita une sonnette, un domestique entra.

— Germain, conduisez monsieur dans le cabinet que je lui ai fait préparer. Vous lui obéirez dans tout ce

qu'il vous commandera pour le bien de mon service.

Puis ramenant ses yeux sur moi : Adieu, monsieur, je compte que vous serez bientôt au fait de votre besogne. Après tout, ce n'est pas la mer à boire. Soyez chaque jour rendu ici à dix heures, à quatre heures du soir vous pourrez disposer de vous, à moins de travaux extraordinaires.

Je m'inclinai de nouveau jusqu'à terre.

— Par ici, monsieur, me dit Germain.

Je le suivis et allai prendre possession de mon cabinet. Il consistait en une pièce à plafond très-bas, assez vaste, mais si sombre qu'on y voyait à peine en plein midi. N'importe, me dis-je, j'ai de bons yeux, avant deux jours je serai habitué à ces demi-ténèbres. Je parcourus du regard mon empire : point de glace, même sur la cheminée, point de rideaux à la fenêtre ; un vieux bureau d'acajou, deux chaises, une banquette et un fauteuil garnis de velours d'Utrecht fané, rien de plus. Cette nudité, qui m'eût peut-être choqué chez un riche bourgeois, relevée à mes yeux par le prestige du rang du duc, me parut chez lui de bon goût.

Je ne me sentais pas d'aise. Enfin ! m'écriai-je, me voilà donc casé ! Ce n'a pas été sans peine ! Qu'elles sont longues les jambes des solliciteurs et qu'il est difficile de les devancer ! Sans mon cabriolet j'étais vaincu. Je me regardai avec complaisance, j'oubliai le mépris que je professais pour moi il n'y avait qu'un moment : Où sont-ils, demandai-je, ces dénigrants discoureurs, ces observateurs superficiels et moroses qui ne voulaient voir en moi qu'un *écervelé du Pinde*, qu'un *sansonnnet des bocages de l'Helicon* ? On affectionnait encore alors les rapprochements mythologiques. Qu'il joue du galoubet, disaient-ils, les graves méditations de la vie publique lui sont interdites. En attendant, voilà un petit événement qui pourra bien les faire revenir de leurs préventions. Le fait est que nous ne sommes jamais plus durement jugés que par nos amis d'enfance ; ils sont nos rivaux naturels, nos contempteurs par conséquent. Sans doute, quand la vie, comme un fruit d'or, s'épanouit à la branche verdoyante de notre vingtième année, nous sommes assez enclins à nous en faire accroire : mais, Dieu merci, je ne suis pas vain ; pour mes nombreux défauts je n'ai point de juge plus sévère que moi-même ; cependant je sens que par mes talents, mon aptitude, ma sagacité, je serai à la hauteur de mes devoirs.

Ici oubliant que je suis né pour la vie active, et que l'immobilité du coléoptère piqué sur un bouchon (symbole de celle du bureaucrate) n'est point mon fait, je me fis une vive peinture des plaisirs et des avantages nécessairement attachés selon moi à ma place. Je veux être pendu, me dis-je, si je la changeais contre une préfecture. Préfet ! ah bien oui ! au diable la morgue officielle et les paperasses légales. J'ai d'ailleurs la province et le tricorne en horreur. Si je ne me trompe, mon noble duc est ou va bientôt devenir le pivot de la machine gouvernementale, alors à nous — car mon

crédit croîtra naturellement avec le sien, — les orgueilleuses joies et les virils tressaillements de la domination. Gardez votre or, clients avarés, je n'ai point l'âme vénale; seulement mon sang s'allume au seul froufrou d'une robe de soie. Je ferai donc en sorte qu'on sache qu'il n'appartient qu'aux femmes de m'aborder avec des chances de succès : je me chargerai de leur fortune, elles se chargeront de mon bonheur. Tiens! pourquoi me gênerais-je?... un peu d'outrecuidance indique de la sève et ne messied pas à la jeunesse. Chaque jour j'arriverai dans le monde la tête farcie d'historiettes et d'anecdotes de cour, on se formera en cercle autour de moi pour les entendre; j'aurai des réticences qui donneront de la tablature, et je deviendrai le lion de toutes les réunions; j'aurai des flatteurs, je serai de toutes les fêtes; on parlera de moi partout.

J'étais plein d'enthousiasme. Germain m'avait quitté, je m'étais assis, je me relevai la tête en feu, et me mis à marcher à grands pas.

Un énorme carton que je n'avais point aperçu jusqu'ici s'offrit alors à ma vue; je l'ouvris, il était plein jusqu'au couvercle de paquets de plumes à écrire. Père éternel! m'écriai-je tout à coup refroidi, mais il y a là de quoi griffonner tout le papier qui se fabrique sur la mappemonde! A quel labeur de bénédictin suis-je donc réservé? Diable! il paraît que je n'avais vu que le beau côté de la médaille.

Je devins rêveur; les ennuyeuses écrivasseries de l'étude paternelle se représentèrent à mon esprit : Fil fil! me dis-je. Peu à peu ma bile s'échauffa; l'orgueil révolté du rentier méconnu me fit relever la crête : Qu'est-ce à dire! ai-je la mine d'un croquant prêt à tout entreprendre pour gagner sa sportule, ou me prendrait-on pour un de ces scribes parcheminés, siphons d'écritoire que dévore la soif de l'encre! Entendons-nous : j'aime le travail, mais avec modération; qu'on ne s'avise pas de m'en surcharger, je regimberais sous le faix comme un âne rétif. Sans doute je n'ai pas vu le jour sous un baldaquin blasonné; mes aïeux, montés sur de puissants roussins, ne chevauchaient pas à la suite de Childebrand, non : mais je ne suis pas non plus issu d'un serf. Mon père était du tiers; honoré pour sa prud'homie, il est mort syndic, et ses restes vénérés reposent sous une tombe ornée d'un buste en plâtre qu'ombrage un joli saule pleureur. Pour moi, j'ai glèbe aux champs et pignon sur rue, je ne vis pas de miroton, et n'entends pas être taillé à merci!

J'arpentais le cabinet plein d'une extrême agitation.

Je m'arrêtai et réfléchis derechef. Je compris que j'allais trop loin, surtout pour un homme qui tout à l'heure soupirait après un licou. Quelle mouche me piqua, me demandai-je, et où vais-je broyer tant de noir pour quelques méchants paquets de plumes? Quand donc saurai-je envisager les choses à leur véritable point de vue? C'est à tort que mon père me

trouvait du sens et de la mesure; hélas! sa tendresse l'aveuglait. Le fait est que je suis excessif en tout, et qu'un rien m'exalte comme un rien m'abat. En ce moment, n'est-il pas évident que je m'exaspère sans motif? Me surcharger de travail, me surmener comme un cheval de louage, on n'y songe pas! J'en ai pour garants le savoir-vivre et le tempérament du patron; les gens replets ont l'humeur allègre et ne veulent voir autour d'eux que des visages riants.

Là-dessus l'aiguille de mon baromètre passa de la tempête au beau temps. Je m'assis plein de ce calme, et, pour que M. le duc me trouvât muni de tout ce qui m'était nécessaire pour exécuter ses ordres, dans le cas probable où il lui plairait de venir sur-le-champ mettre mes talents à l'épreuve, j'arrachai vivement quelques plumes d'un des paquets et me mis à les tailler avec verve et prestesse. Il verra, il verra, me dis-je, que pour la beauté et la netteté des caractères, soit en gros, soit en fin, soit en moyen, j'ai le droit de me ranger parmi les plus habiles.

Mes plumes taillées, je les essayai; elles allaient bien. Je leur laissai leurs barbes pour plus de majesté, tout chez nous, à mon sens, devant respirer la grandeur. Je les rangeai sur mon bureau, et j'attendis. J'attendis une demi-heure, une heure, très-longtemps, non sans anxiété, ma confirmation dans ma place dépendant naturellement du résultat de l'épreuve. — Personne ne vint; — je n'avais céans ni livres ni journaux; pour me distraire, je me mis à battre la charge avec les trois premiers doigts de la main droite sur la basane de mon bureau; mais nous n'étions plus sous l'empire, et le temps, dont je me proposais par ce moyen militaire d'accélérer la marche, n'en alla pas plus vite; — une sourde impatience recommença à m'agiter; — ma haute cravate empesée me sciait le menton; je la donnais au diable, me faisant un scrupule d'y envoyer mon illustre patron. — Qui peut le retenir? me demandais-je. Est-ce que depuis longtemps il ne devrait pas être ici? Peut-être, la réflexion aidant, est-il revenu de la bonne opinion qu'il avait conçue de moi... Ces gens de cour ont l'esprit si mobile, si singulier! J'en ai entendu un soutenir que le goût des chevaux pies comportait forcément celui des femmes fantasques. — Vous verrez que celui-ci n'est pas moins excentrique que les autres. — Je devins sombre comme un roi nègre qui a perdu son fétiche; — je me passai la main sur le front, et me demandai comment je m'y prendrais bien pour me désennuyer. Mon imagination ne me fournit rien. — L'homme est sujet à des accès d'inertie morale qui l'assimilent au potiron. — A la fin cependant le paquet de plumes me revint en mémoire : je le pris et le regardai longtemps d'un œil atone... Tout à coup il me rappela, je ne sais comment, le jour où, la queue nouée d'un ruban blanc en signe d'innocence, je m'approchai pour la première fois de la sainte table. On m'avait coiffé dans la chambre de ma mère, chambre magnifique où, sur un papier jaune, de gros

aras bleus à huppe rouge étaient représentés mangeant des cerises, tenture alors à la mode. Le perruquier, grand homme maigre tout blanc de poudre, portait un frac chamois à queue de morue, des culottes de peau et de vieilles bottes à revers qui, trop larges pour ses jambes, lui tombaient sur les chevilles. Un pâle sourire effleura mes lèvres à ce souvenir, dont je me fis un amusement de me rappeler tous les détails.

Sur ces entrefaites, un demi-sommeil, suite de la nuit agitée que j'avais passée, s'empara de moi. Je m'étendis dans mon fauteuil, et, me complaisant dans les idées qui m'occupaient, je me dis, en en suivant le fil et comme en rêvant : C'est un fait qu'en ce temps-là j'étais célèbre parmi les miens, non-seulement par mes talents calligraphiques, mais encore par la maturité des réflexions que me suggérait la lecture des œuvres historiques du célèbre Le Ragois... mes tantes me comparaient au jeune prophète par qui furent confondus les deux vieillards impudiques... Et le dimanche... quand je sortais crânement coiffé de mon claque... les boutiquiers de notre rue se mettaient sur leurs portes pour me voir passer... C'était un fier temps... un temps d'amour et de guerre... Mars et Vénus, comme disaient nos poètes, y disposaient seuls du sablier des heures... Encore une fois, c'était un fier temps. Hélas ! il est bien loin de nous. Depuis... la France a pris une face nouvelle... elle a renoncé aux culottes de peau... ses aigles se sont envolés ainsi que les abeilles d'or qu'elle portait sur son manteau... elle a perdu toutes ses conquêtes... Hélas ! oui... Toutefois elle a conservé... — je fus sans doute amené à cette absurde remarque, assoupi comme je l'étais, par le paquet de plumes que j'avais à la main — ...mais elle a conservé ses trois sortes d'écriture, la ronde, la coulée, la bâtarde.

A ces mots que, sans y songer, je prononçai à haute voix, mon esprit étonné sortit de son engourdissement. Eh ! eh ! fis-je en me secouant pour me réveiller, ces trois sortes d'écriture ont leur utilité, j'aurai probablement à en faire usage, et comme chacune d'elles exige une plume taillée d'une manière particulière, c'est encore trois plumes à retirer du paquet.

Cette nouvelle issue ouverte à mon activité me rendit tout mon courage.

Je repris mon canif, les trois plumes y passèrent ; j'étais couvert de leurs rognures. — De mon champ de bataille à moi, c'était là la poussière, de mon sillage dans la vie, c'était là l'écume. J'étais en plein dans les harmonies de ma profession.

Un instant je crus entendre un bruit de pas sur l'escalier, — je me trouvai debout comme si un ressort m'eût enlevé, — je tendis le cou, je prêtai l'oreille et retins mon haleine... rien, — rien que le sourd bruissement des ailes du silence. — Je tirai ma montre ; il était quatre heures. — Que je suis sot ! m'écriai-je, il est clair qu'on a voulu me laisser toute cette journée pour m'installer. Je ne recevrai que demain la visite de M. le duc.

Je sortis de mauvaise humeur, et, s'il faut l'avouer, assez humilié de ce fâcheux début. Néanmoins je me réveillai le lendemain dans les meilleures dispositions du monde, tant il est vrai qu'à vingt ans nos chagrins ne sont souvent que de la fatigue. Je m'exhortai à la patience, et repris possession de mon cabinet comme dix heures sonnaient au pavillon de l'horloge. Germain, qui l'avait balayé, était en train d'en épousseter les meubles ; je connus à sa mine qu'il était loin d'être édifié de ma ponctualité.

— Déjà ! s'écria-t-il ; eh ! monsieur, vous n'aviez que faire de vous tant presser ; quel zèle ! il ferait honneur à un clerc d'huissier ; y pensez-vous ? Je ne comptais pas sur vous avant midi.

— Comment ! dis-je, hier, devant vous, M. le duc ne m'a-t-il pas...

— Il vous a recommandé l'exactitude, c'est vrai, mais ce sont là de ces banalités qu'il faut prendre pour ce qu'elles valent. C'est le sort des inférieurs, monsieur, d'être éternellement prêchés par ceux qui leur donnent du pain. A les entendre, ne dirait-on pas qu'ils connaissent mieux que nous la mesure de nos forces. Laissons-les dire, et sachez que nous en faisons toujours assez pour l'intérêt qu'ils nous portent. Non que je veuille dire qu'il n'y a pas de bons maîtres, il y en a ; seulement ils sont rares. Quant au duc et à sa femme, eh mon Dieu ! ce sont de braves gens. Leur maison est bonne, on y mange à bouche que veux-tu. Vous y serez comme un coq en pâte, pour peu que vous sachiez vous y prendre.

LE COMTE D'ARPENTIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE.

Je vois d'ici votre désappointement, charmantes lectrices, en ne trouvant pas au bas de cette revue le nom qui paraît d'une renommée brillamment acquise les revues précédentes ; je vois un petit haussement d'épaules bien décourageant pour celui qui ose se présenter devant vous sans avoir l'honneur d'en être connu. Pour être pardonné, je fais appel à votre bon cœur, à un regard bienveillant que de beaux yeux ne refusent jamais. Ne rendez pas impossible une tâche déjà bien difficile, d'autant plus difficile que mon opinion en musique est diamétralement opposée à celle que le spirituel rédacteur du *Charivari* a émise ici même dans le numéro du 28 janvier. Quelle audace ! direz-vous, — et me voilà sauvé. Éveiller l'attention, la vôtre surtout, est mon désir le plus doux. Je ne suis pas un conteur amusant, ni un littérateur exercé comme lui, — je suis tout bonnement musicien ; — je n'ai pour moi ni le souvenir d'autrefois qui amène quelquefois des comparaisons fâcheuses, — ni l'expérience et l'aplomb que

donne une longue carrière; — je n'ai pour moi que la jeunesse, c'est-à-dire l'enthousiasme du beau et l'indépendance du jugement. Et pour finir ce préambule, qui me sert de présentation, permettez-moi une comparaison qui rentrera dans vos préoccupations actuelles : Vous êtes au bal, — un homme très-distingué, portant un nom très-connu, vient d'avoir l'honneur de danser avec vous, et vous a parlé de tout, de bal et de poésie, de politique et de macadam; — je viens à mon tour vous demander la grâce de m'accorder la prochaine valse; — je suis timide et embarrassé, mais je suis plein de bonne volonté; — je cause mal, mais je suis infatigable à la danse; — je ne vous intéresserai pas, je vous étourdirai, et pour cacher le trouble de mes yeux, plus éloquents que mon langage, je vous parlerai de mon amour pour la musique, harmonieux prétexte pour vous parler de vous-même.

À l'Opéra, les débuts de Sophie Cruvelli continuent avec un redoublement de succès. La direction, il est vrai, a fait chanter à madame Tedesco pour sa dernière représentation le beau rôle de Fidès, mais le public n'a parlé que du procès que madame Tedesco venait d'intenter à M. Roqueplan pour l'avoir mise à la porte de sa loge avant la fin de son engagement; si de bruyants applaudissements ont pu faire oublier à madame Tedesco le procédé peu courtois du directeur, elle quittera Paris avec un peu de regrets et elle reviendra à l'Opéra, où sa belle voix de contralto et sa méthode exquise la rendent indispensable. À part cette dernière représentation du *Prophète*, l'Opéra n'a donné dans cette quinzaine que le chef-d'œuvre de l'illustre Meyerbeer, les *Huguenots*. Quoi qu'en aient dit les détracteurs de l'avenir, — les observateurs un peu compassés des traditions, — le triomphe de Sophie Cruvelli est complet. Quelques admirateurs attardés ont pu applaudir mademoiselle Nau et tout le personnel qui suit la route tracée, — ils ont pu, à la première représentation surtout, critiquer tout haut le geste impétueux, la voix sonore et vibrante, les élans passionnés de la belle débutante; — mais ils ne peuvent empêcher le public de se presser aux portes des bureaux de location et de faire au bout de quelques représentations rentrer dans la caisse les 100,000 fr. tant reprochés, objet de cette guerre de Troie artistique. Certainement mademoiselle Dussy fait des progrès tous les jours, — Gueymard a quelques beaux éclats de voix, — Obin est consciencieux et suit strictement la tradition, — mademoiselle Nau a une méthode éprouvée; — mais dès que mademoiselle Cruvelli paraît, dès qu'elle regarde de son oeil profond et rêveur ce public qui n'est venu que pour elle, — ce public ingrat oublie les autres artistes et n'a d'enthousiasme que pour elle. Pour éveiller ainsi des sentiments opposés, soit une admiration sans bornes, soit une malveillance sans justice, il faut que la célèbre artiste ait un don bien rare : le génie.

Pour avoir compris le rôle de Valentine autrement que les cantatrices qui l'ont précédée, il faut qu'elle

ait une qualité bien précieuse : l'inspiration. Elle a pensé que cette jeune fille, allant courageusement chez le comte de Nevers pour le prier de renoncer à elle, — ne pouvait pas être une petite personne bien timide; — que cette pâle mariée qui quitte la chapelle nuptiale pour sauver Raoul, — et qui renonce à sa propre religion pour embrasser le culte de celui qu'elle aime et pour mourir avec lui, — devait être un type de passion et de dévouement tout à fait en dehors des traditions et des convenances. Quant à cette voix, aussi belle dans les notes graves et le médium que vibrante et sonore dans l'octave des soprani aigus (jusqu'au *re*), elle ne trouve de détracteurs que parmi ceux qui ne veulent pas entendre. Ah! que j'aime ces voix qui vous font frissonner, mais jamais trembler, — qui vous enlèvent et ne vous inquiètent pas! Vous avez un grand tort, mademoiselle Cruvelli, vous êtes trop jeune, — vous avez encore toute votre voix, elle a même gagné en ampleur. — Vous n'avez pas encore tout le fini acquis par une longue habitude, — et vous avez le feu sacré qui effraie les timides et qui dérouté la critique faite d'avance. Mais patience, dans dix ans vous aurez remplacé la voix par la recherche, et l'inspiration par l'étude. À Dieu ne plaise que je n'apprécie pas la méthode et le goût! — pour prouver que j'en fais grand cas, je vous dirai le plus grand bien de madame Frezzolini, qui a chanté cette semaine la *Somnambula* et *I Puritani* avec une finesse et une délicatesse admirables. Qu'elle a dû être grande et émouvante il y a dix ans, quand elle n'avait pas à lutter contre la voix rebelle et étouffée d'aujourd'hui! — Elle joue parfaitement; la pose de sa main et son sourire sont fort élégants et très-expressifs; ses magnifiques cheveux et ses belles épaules la rendent encore plus touchante dans les scènes de folie, auxquelles la direction Ragani paraît la destiner, dans les *Puritains*, *Lucie*, etc. — Mario est plus en voix depuis quelque temps; il dit admirablement son air d'entrée dans la *Somnambula* et la cavatine du troisième acte des *Puritains*; le mezzo voce fait ressortir, d'une manière ravissante, cette voix si douce et si cristalline; mais qui, ayant du verre toute la finesse, en a aussi la fragilité. La voix de Grazziani est au contraire d'une force et d'une vigueur à toute épreuve, mais elle est encore un peu crue, et le chanteur ne sait pas *finir* ses morceaux; quant à l'acteur, n'en parlons pas; il se tient toujours près du souffleur, et ne lève jamais que le bras droit. Que dire de Tamburini? Je suis trop jeune pour vous en parler. Je n'aime les ruines que sur les bords du Rhin. On annonce les débuts de mademoiselle de Petrowitsch, petite-fille de l'ancien hospodar de la Serbie; on dit son talent à la hauteur de son nom. Elle a choisi le rôle de Lucrezia Borgia pour son premier début; singulier rôle pour une jeune fille, mais elle l'a choisi, parce qu'il lui a valu ses plus grands triomphes à Londres; elle nous fera, du reste, facilement oublier madame Parodi.

Dans ma prochaine Revue, je pourrai vous parler, je l'espère, de *l'Étoile du Nord* de Meyerbeer, qu'on répète avec activité et avec enthousiasme à l'Opéra-Comique. Par ces répétitions continuelles, le théâtre de M. Perrin se trouve fort radoteur en ce moment et n'offre que de petites pièces petitement jouées. Madame Cabel a fait sa rentrée au Théâtre-Lyrique, qui a ainsi retrouvé son bijou perdu pendant un mois. On monte un opéra de Clapisson expressément composé pour elle. — Les concerts de Sainte-Cécile alternent avec ceux du Conservatoire, et font naître des comparaisons qui ne sont pas toujours favorables à la tradition. Je me propose de faire à ce sujet une étude un peu détaillée que le manque d'espace ne me permet pas de commencer aujourd'hui. A une autre fois. La musique est une mode qui ne change pas; les arts sont de tous les temps; avec cette passion-là, avec la jeunesse et avec votre protection, mesdames, l'avenir est à nous.

A. V. R.

P. S. Nous venons recommander à nos lectrices les cinq morceaux de chant que M. Paul Destribaud vient de publier. Ces morceaux, qui par le charme des mélodies et le travail ingénieux des accompagnements, tiennent le milieu entre le genre de la romance française et celui du *Lied* allemand, joignent à leur mérite musical l'avantage d'être écrits sur de ravissantes poésies d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, du comte de Lisle, etc. C'est donc une œuvre d'art complète, où la musique et la poésie sont rehaussées encore par un ravissant dessin de Léon Villevieille.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

La semaine a été infertile : pas une tragédie, pas une comédie, pas un vaudeville, pas même un mélodrame ! Les répétitions d'*Aïssé*, de M. Paul Fouché, ont été suspendues au Théâtre-Français pour cause de distribution nouvelle; mais on étudie *la Joie fait peur*, de madame E. de Girardin, et on s'occupe de la reprise d'*Ulysse*, déjà naufragé sur les rochers d'Ithaque. Le succès de *l'Honneur et l'Argent*, bien qu'amoindri par les chutes futures, va, dit-on, se continuer à l'Odéon, où cessent les représentations de *Mauprat* par suite du départ de Ferville et de madame Fernand; Tisserand et Laferrère rentreront dans les rôles qu'ils ont créés.

Mademoiselle Rachel est sur le point de quitter Saint-Pétersbourg pour Moscou. On lit à ce sujet dans le *Journal de Saint-Petersbourg* du 13 janvier :

« Les abonnements pour les représentations de mademoiselle Rachel à Moscou sont ouverts. Ces représentations auront lieu à partir du 8 février, au petit

» théâtre, le matin, de une heure à quatre heures, » excepté les samedis; ce jour-là, elles auront lieu à » huit heures du soir. Il y aura deux abonnements de » douze représentations chacun; le premier bénéfice » de mademoiselle Rachel est fixé au 20 février, et son » bénéfice d'adieux au 5 mars. Les prix des places pour » chaque abonnement varie de 360 à 444 roubles » (1,500 à 600 fr. en nombre rond) pour les loges, et » de 84 à 48 roubles (347 fr. à 74 fr.) pour les fau- » teuils. »

L'Institutrice, de MM. Bayard et Scribe, dont les répétitions se poursuivaient activement au Gymnase, est provisoirement mise de côté, afin de ne pas interrompre la vogue de *Diane de Lys*, dont le principal rôle, abandonné par Bressant qui débute dans quelques jours aux Français, sera repris par Berton, qui arrive tout exprès de Russie.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin prépare un drame de MM. Anicet Bourgeois et Barrière, *Louis XVI*, qui suivra immédiatement les *Mousquetaires*, de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, qu'on vient de reprendre. Madame Guyon dans *Louis XVI* jouera le rôle de Marie-Antoinette. On parle aussi d'une pièce de M. Paul Meurice, *Schamyl*, dont le principal rôle serait destiné à Mélingue. Le sujet est opportun. Schamyl est le dernier des héros modernes; c'est le Guillaume Tell du Caucase. Aussi la curiosité publique sera-t-elle vivement excitée : outre l'intérêt tout actuel qu'éveillent les luttes de la Circassie et de la Russie, la seule étrangeté pittoresque des armes et des costumes suffirait au besoin pour un succès de vogue. Le cadre permet les plus riches développements, et si la mise en scène y répond, tout ira pour le mieux. Nous ne préjugeons rien de l'étude des mœurs, des caractères et des passions; mais, comme il est impossible que ces conditions de l'art dramatique sérieux se rencontrent dans une œuvre de circonstance nécessairement improvisée, nous ferons comme le public, nous ne les y chercherons pas.

Enfin le théâtre de l'Ambigu-Comique prépare *la Bataille de Fontenoy*, de M. Théodore Anne.

Sauf les débuts de mademoiselle Clara Aussade au Cirque-Napoléon, rien de nouveau, comme on voit. Espérons que les différentes reprises qui doivent avoir lieu cette semaine ne retarderont pas outre mesure les premières représentations promises.

LÉOPOLD DANJEAU.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer : nous invitons les mères de famille à le visiter.